

**CONNEXE 6 | 2020**

**Espace baltique : dynamiques identitaires et  
stratégies politiques en question(s)**

**>>>>> INTRODUCTION**

**Nicolas Escach & Katerina Kesa**

# UNE BALTIQUE PLURIELLE

## + Populations et identités

- Zone de peuplement des Samis
- Lieux sacrés pour les Samis
- Minorités russophones
- Minorités suédophones
- Université suédophone de Finlande
- Frisons
- Setus
- Lives
- Société matriarcale unique

## + Tourisme

- Sites classés à l'UNESCO
- Principaux vestiges de la Hanse
- Hauts lieux du tourisme allemand

## + Géopolitique

### Positions russes présumées en mer Baltique

- Enclave stratégique de Kaliningrad, accueillant des missiles Iskander
- Quartier général de la marine
- Quartier général de la flotte
- Base navale
- Incursions présumées le long des côtes suédoises ou baltes
- Positions avancées de la société Ariston Helmi dans l'archipel de Turku
- Positions immobilières russes le long de la frontière orientale de la Finlande
- Parties stratégiques du littoral suédois visées par des incursions supposées aériennes ou maritimes russes
- Station fréquentée par les touristes russes
- Gazoducs Nord Stream 1 et 2 permettant l'approvisionnement de gaz russe
- Gazprom's Representative Office

### Archipel chinois en mer Baltique

- Exercice militaire Joint Sea 2017
- Gares pour le fret ferroviaire en provenance et à destination de la Chine
- Terminaux portuaires pour cargos chinois
- Ports où la Chine a tenté d'investir
- Hub aéroportuaire de Finnair, avec liaisons vers l'Asie, porte d'entrée des touristes chinois
- Cluster pour touristes chinois

### Investissements chinois en mer Baltique

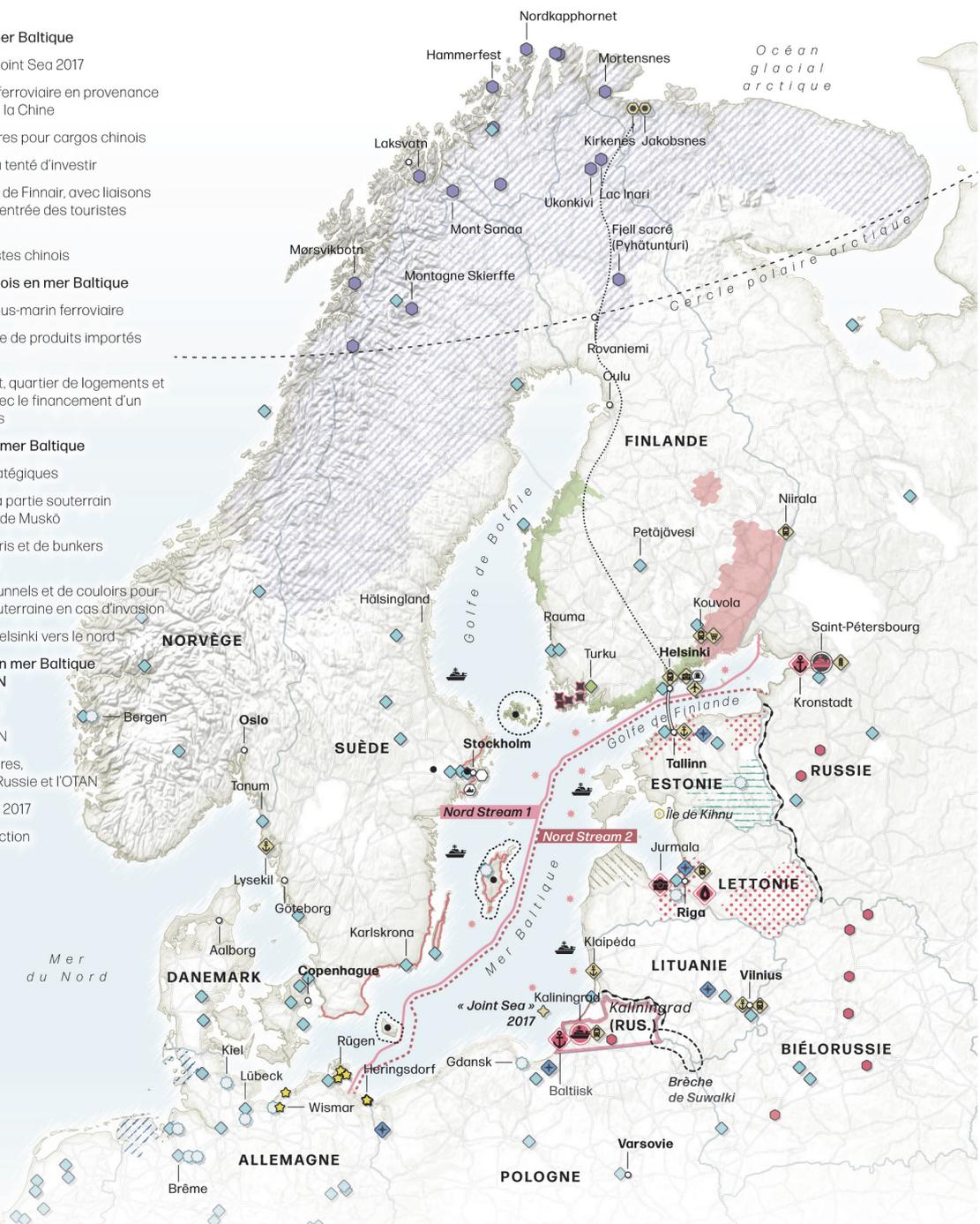
- Projet de tunnel sous-marin ferroviaire
- China Center, vente de produits importés de Chine
- Baltic Pearl Project, quartier de logements et bureaux réalisé avec le financement d'un consortium chinois

### Archipel nordique en mer Baltique

- Cordons d'îles stratégiques
- Réhabilitation de la partie souterrain de la base navale de Muskö
- Réhabilitation d'abris et de bunkers de la guerre froide
- Réhabilitation de tunnels et de couloirs pour établir une ville souterraine en cas d'invasion
- Route arctique d'Helsinki vers le nord

### Insularisation balte en mer Baltique et présence de l'OTAN

- Brèche de Suwalki
- Présence de l'OTAN
- Circulation de navires, incidents entre la Russie et l'OTAN
- Exercice Zapad en 2017
- Barrières de protection



## L'espace baltique, vers une solidarité contrariée ?

L'espace baltique a régulièrement été essentialisé dans des recherches qui ont marqué la pluralité de ses géographies. Beaucoup de travaux scientifiques, alignés sur l'élan politique des décennies 1980–1990, ont traqué les signes d'un rapprochement entre les territoires riverains, sans toujours prendre le recul scalaire nécessaire. La quête d'une identité unique ou commune, virant volontiers à l'obsession, a détourné notre regard de la nature même des territoires riverains. La géographie *de la Baltique* en tant que telle, prise trop isolément, était peut-être moins riche que la géographie plurielle qui se trame *en Baltique*. Le piège de l'identité était une chausse-trape dans un espace si ouvert aux influences multiples.

Même les travaux les plus déconstructionnistes<sup>1</sup> ont eu du mal à ne pas céder à une empathie voire à une fascination pour l'objet. Travailler sur la Baltique, qui plus est avec passion, actait trop rapidement et implicitement la validation de ce qui ne pouvait être qu'une hypothèse à investiguer : l'existence même d'un espace baltique érigé en cadre pertinent. Définir ses contours a longtemps représenté un préalable voire un passage obligé de tout chercheur. Or comment enserrer si distinctement une myriade réticulaire ?

La Baltique a été, disons-le, prisonnière de sa forme géographique. La plupart des cartes offrent l'image d'une mer quasiment fermée, enserrée par les détroits danois à l'ouest et les culs-de-sac de Botnie et de Finlande à l'est. L'impression visuelle d'un lac entouré de rives finalement proches a certainement contribué à survaloriser les coopérations intrarégionales au détriment d'analyses multiscalaires. La projection et l'échelle choisies ont également joué un rôle considérable, donnant l'impression d'un espace clos s'achevant dans les marges de l'Union européenne. Ce que beaucoup d'auteurs ont nommé « la région baltique », « la macro-région baltique » ou la « Méditerranée baltique » a d'autre part fait l'objet de multiples perceptions, fantasmes, projections politiques et stratégiques à tous les niveaux (national, européen), qui ont pu, par accumulation, avoir un effet performatif. Parler de la Baltique comme d'une évidence a fini, selon un principe de prophétie auto-réalisatrice, par lui donner une existence plus tangible aux yeux des élus et des acteurs du monde économique.

---

<sup>1</sup> Ole Wæver illustre ce courant dans un article publié dans *International Affairs* intitulé "Nordic Nostalgia: Northern Europe after the Cold War" au détour d'une question évocatrice "Does the Baltic Sea Region exist? No, but it will."

La période de la Hanse (XII<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles) a en particulier connu un certain succès comme poncif historique. Elle a été instrumentalisée à plusieurs époques jusqu'à aujourd'hui, notamment au cours des décennies 1980 à 2000 pour appuyer la recherche d'une nouvelle unité. Marqueur territorial, marque, label, elle a été utilisée tout à la fois comme ciment interne et pour renforcer une plus grande visibilité externe (effet miroir et effet vitrine). Elle est venue colorer d'un imaginaire flou, bien que souvent positif, les noms des réseaux volontaristes, à l'instar du réseau de la Hanse des temps nouveaux, des entreprises, des commerces, les campagnes de marketing urbain ou les circuits touristiques. Lauriane Letocart en donne dans son article un exemple saisissant par une étude de la patrimonialisation des centres historiques de Wismar et de Stralsund, deux villes hanséatiques du *Land* du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale.

Fondamentalement, les territoires riverains de la mer Baltique sont marqués par leurs différences culturelles et linguistiques et par des orientations spatiales parfois divergentes. Litوانيens, Polonais, Lettons, Estoniens, Russes, Danois, Suédois ou Finlandais semblent chacun avoir leur manière propre de voir la mer qui les borde. Ce qui est une « mer de l'Ouest » [Läänemeri] pour les Estoniens est une « mer de l'Est » pour les Suédois [Östersjön], Finlandais [Itämeri], Allemands [Ostsee] et Danois [Østersøen]. Seuls quatre peuples riverains – les Russes [Baltijskoe more], Polonais [Morze Bałtyckie], Lettons [Baltijas jūra] et Litوانيens [Baltijos jūra] – utilisent le terme « baltique » pour désigner la mer éponyme.

Chercher une identité baltique unique est définitivement une entreprise vaine. Pour autant, des discours et pratiques d'acteurs ont convoqué, autour de la mer Baltique, un ensemble de référentiels partagés. Ces derniers ont forgé une véritable boîte à outils, d'une richesse exceptionnelle, que chaque territoire a pu s'approprier en fonction de son passé et de sa propre sensibilité. Constituée de symboles, de récits, d'images et de discours, elle a indéniablement eu une faculté mobilisatrice lors de moments décisifs. Grâce à elle, l'espace baltique possède ainsi une ressource propre aux confins : un couteau suisse doté d'innombrables étages.

### **La construction de la Baltique comme une région à géométrie variable**

La région de la mer Baltique présente des identités à la fois communes et distinctes. Elle forme un espace à géométrie variable nourri d'influences mutuelles, de transferts culturels germaniques, slaves, finno-baltiques, scandinaves, qui sont d'une part l'héritage d'une succession de dominations étrangères et, d'autre part, le fruit de circulations d'idées, de pratiques et de personnes. Elle peut de ce fait être définie comme un ensemble dynamique d'espaces culturels, géographiques, économiques, politiques mais aussi historiques marqués par quelques éléments

emblématiques : l'ère Viking, la période hanséatique, les guerres nordiques, l'hégémonie suédoise, l'ascension de la Russie, la soviétisation...

L'Europe du Nord ou du Nord-Est, présentée dans certains récits historiques comme un terreau de barbarie, reconnue dans d'autres comme une région moderne bien que périphérique vis-à-vis du reste de l'Europe, est une construction sociale plus qu'un territoire statique dont l'existence apparaîtrait naturelle. Elle est en mouvement constant : tantôt une zone de contacts, d'influences mutuelles (période hanséatique ou post-Guerre froide), tantôt une région fermée et délimitée par une frontière maritime marquant une division entre l'Est et l'Ouest (pendant la Guerre froide).

Géographes et historiens se sont penchés depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle sur une délimitation de l'aire nordico-baltique, progressivement érigée en région, en adoptant une diversité d'approches (des plus étroites aux plus larges). Dans l'entre-deux-guerres, ils développent une vision avant tout géographique (délimitation stricte des frontières) et politique. Le concept géopolitique de « Baltoscandie », introduit en 1928 par un géographe suédois, Sten de Geer (Ludén 2019), et développé ensuite par un géographe lituanien, Kazys Pakštas, met en avant l'existence d'un ensemble politique basé sur des indicateurs naturels et culturels et composé de la Finlande, de l'Estonie, de la Lettonie, de la Lituanie, ainsi que de toute la Scandinavie. Les auteurs excluent en revanche l'Allemagne, la Russie et la Pologne. À la fin des années 1930, des historiens de l'Institut baltique de Toruń (Pologne) publient un périodique intitulé *Baltic Countries*. La région baltique est alors composée de la Pologne, des trois États baltes, de la Finlande, de la Suède et du Danemark, tandis que la Russie, l'Allemagne et la Norvège doivent y être inclus « seulement si c'est nécessaire » car « n'étant pas baltiques dans leur orientation ».

Cette logique d'inclusion/exclusion est au cœur des travaux de chercheurs allemands de l'entre-deux-guerres jusqu'à la Guerre froide. En 1935, Erich Maschke définit la Baltique comme étant essentiellement une mer allemande. Cette vision germano-centrée est prolongée par Walter Hubatsch et Johannes Paul. Si le premier associe la Baltique à une sorte de sous-région de l'Allemagne du Nord avec la Hanse et le luthéranisme comme ciment, pour le deuxième, elle constitue avant tout un espace d'interface entre deux civilisations, avec la lutte entre Slaves et Allemands en point d'orgue.

Dans les années 1970, les chercheurs Matti Männikkö et Klaus Zernack contribuent de leur côté à promouvoir une approche plus historique de la région. Ils ne s'intéressent pas à ses limites géographiques mais la décrivent à travers des

éléments culturels, économiques et politiques jugés unificateurs. Ils s'interrogent sur les bornes chronologiques de ce qu'ils analysent comme une forme d'unité sur le temps long. Pour Matti Männikkö, la région baltique a existé et prospéré depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour Klaus Zernack, des structures unificatrices existaient dès l'époque Viking et ont perduré jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur reviendra par la suite sur son découpage pour étendre l'existence de la région jusqu'à l'entre-deux-guerres.

Au début des années 1990, deux historiens, David Kirby et Matti Klinge, introduisent chacun séparément un nouveau terme – *Baltic World* – pour définir la Baltique à la fois comme un ensemble géographique (Kirby 1990 ; Klinge 1994) et un haut-lieu historique. *The Baltic World* est un espace désormais plus large comprenant les États baltes, la Scandinavie, la Finlande, ainsi que des parties de la Pologne, de l'Allemagne et de la Russie. En s'inspirant tous les deux de l'idée de « monde méditerranéen » tel qu'introduit par Fernand Braudel à la fin des années 1940, ils perçoivent la région baltique comme la scène d'un vaste récit historique et mettent en avant ce qu'ils considèrent comme étant les principales caractéristiques du monde baltique : son aspect périphérique par rapport au reste de l'Europe, un climat rude, une lutte entre l'Est et l'Ouest et surtout (pour Klinge) un rôle de « connecteur » entre les nations nordiques et le reste de l'Europe.

Au début des années 2000, de nouvelles réflexions historiques sont produites par Marko Lehti, interrogé dans le cadre de ce dossier, qui propose de définir la région baltique à travers ses réseaux : de la Ligue hanséatique en passant par les réseaux d'officiels de la Russie impériale voyageant entre Saint-Petersbourg, les provinces baltiques et le grand-duché de Finlande, jusqu'à des coopérations plus récentes entre États, villes, organisations non-gouvernementales et individus des espaces riverains<sup>2</sup>. Devant l'existence de cette multitude de réseaux, la définition des limites de la région baltique perd alors toute sa substance. La particularité de l'espace baltique serait-elle de présenter une « régionalisation réticulaire » aux contours flous ?

## Essors et déclin du mythe de l'unité baltique

La région baltique travaillée sous un angle géographique et/ou historique a été un outil de premier plan pour des acteurs cherchant, au cours des décennies 1980–1990, à panser les divisions passées. La connivence entre acteurs du pouvoir

---

<sup>2</sup> Pour aller plus loin sur ces débats, voir Marko Lehti, "Possessing a Baltic Europe: Retold National Narratives in the European North", in M. Lehti, D. J. Smith (eds), *Post-Cold War Identity Politics: Northern and Baltic Experiences* (London: Frank Cass Publishers, 2003), 11–49 ; Jörg Hackmann « [Unité dans la diversité culturelle : Les traits géohistoriques fondamentaux de l'Europe du Nord-Est](#) », *Revue germanique internationale*, novembre, 2010.

et acteurs du savoir est alors forte pour donner à la région baltique une réalité tangible. Les principaux travaux académiques sur la Baltique sont produits par des chercheurs résidant dans les pays concernés et qui ont pour la plupart connu la fin de l'époque soviétique. Ils écrivent parfois dans le cadre direct de programmes politiques de coopération à l'instar de Mare Kukk, Sverre Jervell et Pertti Joenniemi.

La déconstruction de la frontière est/ouest ne s'est pas faite sans douleur, tant la réorientation géographique à effectuer était radicale. L'espace baltique est d'ailleurs toujours marqué par une « persistance des territoires » que révèlent le réseau ferroviaire hérité et une partie des échanges économiques. L'écrivaine estonienne Viivi Luik résume bien la division régionale à l'œuvre pendant la Guerre froide. Le Rideau de fer est, selon elle, symbolisé par des navires de guerre soviétiques placés telle une ligne pointillée le long de la mer Baltique et la coupant en deux : « Traverser cette ligne signifiait venir d'un monde pour aller dans un autre » raconte-t-elle. Pour autant, la période de la Guerre froide n'a pas été exempte de contacts en raison de la neutralité suédoise et de la semi-neutralité finlandaise qui ont créé d'infimes ouvertures. La présence du Rideau de fer n'empêchait pas un certain nombre de circulations et d'échanges d'informations entre les riverains de la Baltique (Stöcker 2017).

La chute du Rideau de fer, la réouverture des frontières en 1991 et l'indépendance des États baltes ont malgré tout constitué un véritable changement de la donne géopolitique autour de la mer Baltique. La fin de la Guerre froide a eu dans cet espace des conséquences probablement encore plus importantes qu'ailleurs. Pour Marko Lethi, alors que jusqu'à la fin des années 1980 le bloc soviétique était perçu par le monde occidental comme une vaste zone grise uniforme s'étendant des côtes de la mer Baltique jusqu'à Vladivostok, la fin du monde bipolaire et l'émergence des trois pays baltes ainsi que de la Pologne comme entités politiques et nationales indépendantes ont aiguisé le regard porté sur l'Est. Dans un premier temps, les tensions persistent, les pays nordiques accueillant la fin de la division est/ouest non sans inquiétude du fait notamment de leur proximité géographique avec le Nord-Ouest de la Russie très nucléarisé, mais aussi de la crainte de risques environnementaux et d'une montée de l'instabilité à leurs portes.

C'est dans ce contexte de tensions, de craintes mais aussi d'espoir que les acteurs de la mer Baltique cherchent à tout prix à consolider la sécurité et la stabilité de la région en promouvant le dialogue et une coopération régionale renforcée, notamment dans le cadre de l'Union des villes de la Baltique (1991) ou du Conseil des États de la mer Baltique (1992). États, municipalités, ports souhaitent effacer les barrières du passé, réduire à l'oubli les affrontements que la Baltique a connu pour la représenter comme un ensemble, comme un « *Baltic World* ». Ils misent sur une identité historique *a priori* positive, la Ligue hanséatique, afin de nouer des projets communs et d'asseoir l'unité régionale sur une assise prétendument naturelle. Leur ambition est de construire la « Méditerranée du Nord » évoquée par Fernand Braudel, un espace « connecteur » et non « séparateur », investi de valeurs quasi saint-simoniennes comme la paix, la prospérité et l'esprit de coopération. D'autres métaphores viennent alors nommer l'unité retrouvée : « nouvelle Hanse » « *mare balticum* » ou « lac baltique ».

Les années 1990 révèlent véritablement l'espace baltique en sous-région dynamique de la nouvelle Europe. Elle rassemble des centaines d'organisations et réseaux incluant États, régions, villes ou ONG. Esko Antola et Urpo Kivikari évoquent même « une vague de pensées coopératives » et une « ruée vers le vivre ensemble » (Antola and Kivikari 2004). Un exemple parlant de régionalisation réticulaire est l'action de solidarité mise en place par les États nordiques auprès des États baltes entre 1991 et 2004. Les premiers agissent comme de véritables « tuteurs » ou « parrains » en soutenant les Estoniens, Lettons et Litvaniens politiquement et en transférant leur expertise pour accompagner les cycles de réformes, ainsi que les processus de démocratisation et d'intégration européenne.

L'élargissement de l'Union européenne en 1995 (adhésion de la Suède et de la Finlande) et 2004 (adhésion de l'Estonie, Lettonie, Lituanie et la Pologne), opère un nouveau renversement géopolitique de la région (Orcier 2012). La mer Baltique est désormais politiquement et économiquement intégrée à l'UE malgré des liens fonctionnels est/ouest toujours actifs. À l'exception de la Russie, tous les pays riverains sont membres de l'Union européenne. La désintégration de l'URSS et l'intégration européenne conduisent progressivement les États baltes à une « réorientation mentale ». Estoniens et Litvaniens s'ancrent respectivement à l'espace nord-européen et centre-européen. Ils tendent à appréhender le terme « baltique » comme une dénomination imposée de l'extérieur visant à faire des trois pays un ensemble commun, alors même qu'ils ne fondent pas leur identité culturelle et linguistique sur les mêmes bases. Les Lettons semblent adopter une position cependant plus nuancée et accepter davantage l'usage de l'adjectif.

Malgré une intégration et une interconnexion de plus en plus poussées entre les pays riverains au cours des décennies 1990 et 2000, les termes « est », « ouest », et « nordique » sont loin de disparaître. L'unité baltique s'érode dans l'affirmation, par chacun des pays de la région, d'identités singulières et fortes. Le Conseil nordique reste par exemple une organisation relativement fermée aux pays baltes, ces derniers n'étant pas jugés suffisamment « nordiques ».

L'unité baltique s'est traduite depuis la chute du Rideau de fer par un traitement conjoint de sujets plutôt consensuels (tourisme, culture...). Les acteurs riverains ont finalement évacué relativement vite les questions de sécurités dures qui les avaient pourtant conduits à se rapprocher. Cette négligence explique qu'une nouvelle vague de division ait grandi à partir du milieu de la décennie 2000. L'entrée de la Pologne et des États baltes dans l'OTAN et dans l'UE sont les premiers catalyseurs d'un retour des tensions avec la Russie qui considère cet élargissement comme une ligne rouge à ne pas franchir. La pression russe sur l'Est de la Baltique s'accélère ensuite au cours de l'année 2007, juste avant la crise économique. Citons entre autres événements les réactions de Moscou autour de l'affaire du soldat de bronze de Tallinn, les sanctions économiques prises par des administrations ou des entreprises russes (appels à boycotter les produits estoniens, fermeture pour les poids lourds du pont transfrontalier de Narva, réduction annoncée du trafic ferroviaire à destination de l'Estonie sous prétexte de travaux sur les voies), ou encore la cyberattaque sur les sites institutionnels estoniens par la technique du déni de service (possiblement initiée par les services russes). Le conflit russo-géorgien (2008) puis russo-ukrainien (dès 2013–2014) actent l'apparition d'une nouvelle ligne de fracture entre la Russie et les autres pays riverains, laquelle se manifeste notamment par des manœuvres militaires de part et d'autre de la mer Baltique. Alors que la zone était élevée au rang de laboratoire de la gouvernance transnationale, une escalade d'intimidations entre OTAN, Union européenne, États-Unis, Russie et Chine semble y avoir pris racine. Si les trois États baltes, la Pologne, le Danemark et l'Allemagne sont membres de l'OTAN, la stratégie sécuritaire a évolué en Finlande et en Suède, pays où la neutralité a pendant longtemps été la composante de l'identité nationale, comme le démontre **Sophie Enos-Attali** dans sa contribution. Alors que dans ce contexte, la question d'une relance de la coopération baltique n'a jamais été aussi pressante, les spécialistes de l'Europe du Nord semblent avoir délaissé l'échelle transnationale dans la conduite de leurs analyses.

## La nécessité d'un renouveau scientifique sur la Baltique

L'espace transnational baltique fait l'objet d'une crise des vocations à en croire le nombre réduit de parutions internationales en comparaison avec la période florissante du début des années 1990. Il est moins souvent analysé dans sa globalité, les interrogations sur l'identité baltique étant plus rares qu'au moment de la chute du Rideau de fer. La recherche baltique a largement éclaté et s'organise aujourd'hui davantage par pays (études sur la Pologne ou l'Allemagne), par sous-zones (pays nordiques, pays d'Europe médiane, zones d'influence de la Russie), mais aussi à partir de thématiques précises (populisme, enjeux mémoriels) englobant non seulement les pays nordiques et baltiques mais également d'autres pays européens. Le tropisme des chercheurs et l'attention de certains pays comme la Finlande se sont d'autre part légèrement déplacés depuis quelques années de l'espace baltique vers la zone arctique. Même si l'Arctique est un espace difficilement comparable à la Baltique (bien plus vaste, peu praticable...), des similitudes peuvent être relevées entre les recherches du début des années 1990 sur les territoires riverains baltiques et des travaux plus récents sur les zones polaires. Les angles choisis prêtent dans les deux cas une attention particulière aux défis communs et aux cadres de coopération.

Ces évolutions s'expliquent autant par l'émergence de nouvelles pistes de recherche que par un essoufflement des travaux sur l'espace baltique considéré dans l'intégralité de sa dimension transnationale. Bien que les publications sur la région baltique aient rarement évité l'écueil d'une « prison scalaire », ce qui est dommageable pour un espace qui se comprend davantage par ses fractalités, il est tout aussi préjudiciable de ne plus bénéficier d'une vue globale à l'heure des tensions hybrides. Ce tarissement peut être approché selon nous par au moins quatre hypothèses.

Le discours de la fin des années 1980 et du début des années 1990 sur l'unité baltique s'est tout d'abord épuisé en raison de sa difficulté à se renouveler. Malgré la relance européenne du milieu de la décennie 1990, l'espace baltique n'a pas échappé aux critiques adressées à l'Union européenne et à ses outils parfois associés à une trop grande bureaucratie.

L'évolution des politiques européennes, ainsi que les incertitudes sur l'avenir de la construction européenne, représentent une deuxième source d'explication. Les États (via leur participation à la macro-région) et des territoires infra-étatiques ont été acculés à l'action sans toujours disposer des moyens nécessaires ou de la volonté de délaisser des morceaux de souveraineté. L'accompagnement de l'Union européenne s'est territorialisé (*place-based approach*), mais aussi

thématisé (économie de la connaissance, énergie, économie bleue), ce qui explique un travail des chercheurs suivant ces nouveaux principes. Des organes comme le Conseil des États de la mer Baltique, fonctionnant à la règle de l'unanimité, sont apparus moins nécessaires, le cadre de la discussion s'étant quelque peu déplacé. L'évolution incertaine de l'Union européenne elle-même (Brexit, contexte post-crise de la Covid-19) a pu jouer un rôle de frein.

Un troisième facteur tient à la difficulté financière, linguistique et culturelle de tout travail sur un espace transnational. Dans un contexte de grande précarité des jeunes chercheurs, il est devenu quasiment impossible, sans financement, d'appréhender un espace aussi large avec des exigences de terrain. Les stratégies d'insertion professionnelle sont également à prendre en considération : alors que les postes dans l'enseignement supérieur sont limités, une géographie régionale, *a fortiori* si elle n'est pas suffisamment couplée d'une expertise thématique, aurait dû mal à susciter l'adhésion de collègues lors d'un recrutement en raison de craintes sur les futures collaborations de recherche ou sur l'affectation des heures d'enseignement. Une fiche de poste et l'ancrage dans un laboratoire peuvent également influencer les objets de recherche, la prise de poste s'accompagnant parfois d'une migration vers des champs plus fédérateurs que les études baltiques (pour une réflexion collective, la participation à des colloques ou la recherche de financement).

Cette réalité amène à formuler une quatrième hypothèse. Malgré quelques viviers d'excellence à l'étranger (notamment en Allemagne, leur fréquentation supposant une bonne connaissance de cette langue), les centres d'enseignement et de recherche consacrés à l'espace baltique en France sont trop peu nombreux, ce qui nuit à l'émergence de nouvelles vocations sur le sujet (le nombre de doctorats consacrés à cet ensemble géographique reste faible). Le concours de l'ENS de Lyon avait mis « La mer Baltique et ses espaces riverains » à l'honneur de son concours 2006, afin de susciter en particulier de nouveaux intérêts sur le sujet.

À l'étranger, d'importants centres de recherche sur la Baltique restent actifs dans les pays riverains, notamment en Allemagne (Rostock, Berlin), en Estonie (Tartu), en Suède (Stockholm, Uppsala), en Finlande (Turku), ou dans les pays anglophones (par exemple aux États-Unis en raison du rôle de la diaspora). L'intérêt des chercheurs français pour la Baltique est une donnée bien plus récente (années 2000). Ceux-ci se sont d'ailleurs beaucoup appuyés sur les publications germaniques ou anglophones.

Depuis quelques années, les études sur l'espace nordique et baltique trouvent pourtant de plus en plus de relais (bien qu'encore insuffisants) sur le territoire national. La Normandie est une région particulièrement active sur ce plan. Ainsi, l'université de Caen dispose historiquement d'un enseignement en langues et civilisations nordiques de la licence au doctorat. Elle constitue un centre d'excellence proposant séminaires, colloques internationaux (à l'image du II<sup>e</sup> congrès de l'Association pour les études nordiques en juin 2017) et événements culturels. Cette ouverture sur le Nord permet quelques incursions arctiques ou baltes, notamment en lien avec la programmation du festival « Les Boréales » organisé annuellement dans la ville (rebaptisé pour l'édition 2020 les « *Nordic Days* »). Depuis 2017, le Campus de Caen de Sciences Po Rennes a lui aussi inauguré un pôle « Europe du Nord » proposant un enseignement en sciences humaines et sociales sur les territoires baltiques, nordiques et arctiques. Des cours sont notamment dispensés sur la géopolitique de la mer Baltique, sur l'aménagement des territoires régionaux et sur l'innovation dans les villes riveraines. Un bachelor sur les mondes baltiques et un programme France-Europe du Nord intégré à un master d'urbanisme (Stratégies innovantes des territoires urbains : anticiper les transitions) y sont proposés. Des partenariats avec le Danemark, la Lettonie ou la Norvège ainsi que la visite de professeurs invités permettent des projets communs ainsi que des *workshops*. L'université du Havre propose de son côté des programmes de recherche et d'enseignement sur les dynamiques maritimes, notamment au sein de l'espace baltique. Pierre Thorez et Arnaud Serry sont particulièrement actifs dans ces réseaux qui impliquent par exemple plusieurs collègues lituaniens.

Créé en 2016 au Centre de recherches Europes-Eurasie (CREE) de l'INALCO, le projet « Espaces baltiques » illustre également cette nouvelle dynamique. Il succède au cycle « Autour de la Baltique » organisé à Sciences Po et au CERI jusqu'au printemps 2015 par Una Bergmane, Philippe Perchoc et Eglė Rindzevičiūtė. Ce séminaire questionne l'unité et l'hétérogénéité des sociétés qui bordent la mer Baltique. Le projet, résolument ouvert, se veut un cadre pour l'interaction entre différentes disciplines (sciences politiques, histoire, géographie, économie, sociologie...) sur une aire géographique aux contours laissés volontairement flous<sup>3</sup>. Les échanges portent principalement sur l'époque contemporaine (XIX<sup>e</sup>–XXI<sup>e</sup> siècles), intégrant les périodes d'apparition et de chute des empires, au cours desquelles les frontières politiques qui divisent la région n'ont cessé de changer. Bien qu'organisé principalement à Paris, Espaces baltiques a programmé des séances délocalisées à Caen et au Havre ces dernières années. Ce dossier fait

<sup>3</sup> Allemagne, Biélorussie, Danemark, Estonie, Finlande, Lettonie, Lituanie, Norvège, Pologne, Russie, Suède.

d'ailleurs suite à la conférence « La région baltique à la recherche de son identité » qui s'est tenue le 15 septembre 2017, et à une série de séminaires organisés à l'INALCO dans le cadre du projet Espaces baltiques entre 2016 et 2017.

Par ailleurs, d'autres pôles d'études à l'EHESS, Strasbourg et Lille plus prolixes sur les pays nordiques existent, mais la frontière des pays étudiés est parfois assez floue. À titre d'exemple, l'Association pour les études nordiques (APEN), qui organise tous les deux ans un Congrès des études nordiques francophones, réfléchit à élargir son spectre d'études sur les pays baltes (Congrès 2021 à l'INALCO).

### Renouveler le vivier thématique

Malgré des lieux d'enseignement s'ouvrant aux problématiques nord-européennes, peu de thèses sont donc soutenues en France sur l'espace baltique, ce qui démontre la nécessité d'ouvrir de nouveaux axes de recherche, d'élaborer une nouvelle vision, de dessiner des perspectives innovantes et peut-être de renouveler la perception que nous avons des territoires riverains. Certes, l'espace baltique a connu un regain d'intérêt médiatique ces dernières années, voire a fait l'objet d'une curiosité accrue d'un public de non-initiés. Mais cet intérêt notable a quasiment exclusivement pris l'angle unique, sensationnel et dramatique, du conflit, de la guerre hybride et du rôle joué par la Russie.

D'un côté, le choix de cet angle a pu avoir un effet positif faisant émerger une vision de l'espace baltique plus sombre et moins angélique. Il a permis à des thématiques comme l'étude de la cybersécurité ou des migrations d'émerger. L'analyse des conflictualités a esquissé des lignes de fracture et de fuite, des diagonales et des transects qui traversent l'ensemble baltique. La mise en évidence des visages du contre-modèle a permis une oscillation plus équilibrée, quoique tout aussi passionnelle, entre des phases de fascination et des périodes de désenchantement, sur le même tempo que les références françaises à la Suède ou au Danemark.

D'un autre côté, une très grande focalisation sur les relations Russie/OTAN a pu faire naître une vision binaire, manichéenne, loin de l'exigence de complexité à mobiliser pour appréhender l'Europe du Nord. Elle a nié une diversité importante de visions et de pratiques politiques entre territoires riverains et a négligé une géographie construite par le bas et par les liens fonctionnels. Elle a aplani les différences géographiques (Narva ou Daugavpils ne sont pas Pärnu) et scalaires. Elle a enfin empêché d'autres thématiques comme l'énergie, le tourisme ou l'environnement de s'imposer pleinement, alors que l'éclairage baltique sur ces questions pourrait être particulièrement utile.

Alors que l'espace baltique semble être entré dans une nouvelle phase de son histoire avec la montée de la menace conventionnelle ou hybride, une menace environnementale – beaucoup moins médiatisée – pèse toujours sur la région. Pourtant ce risque était au cœur d'une coopération pionnière dès le milieu des années 1970, laquelle s'est évidemment étendue au début des années 1990. Alors que les pays riverains auraient aujourd'hui besoin de mener une collaboration renforcée dans ce domaine, il semblerait que la question ne soit pas encore une priorité pour certains pays comme la Pologne ou la Russie. De manière plus générale, les échanges entre pays riverains sur l'environnement comme sur d'autres thématiques, se sont ralentis depuis le milieu de la décennie 2000. Le fait que la Russie soit perçue comme une menace empêche une avancée politique et parfois financière sur le sujet.

Enfin, un autre type de menace hante depuis quelques années déjà l'espace baltique et mérite des travaux de recherche : la montée des partis populistes d'extrême droite dans plusieurs pays de la région (Suède, Danemark, Finlande, Pologne, Estonie, l'Allemagne). Les partisans de ces formations construisent leurs programmes autour d'une instrumentalisation des concepts de nation et d'intérêt national qu'ils privilégient à l'idée de région. La dynamique est certes mondiale mais trouve un écho plus important dans une zone appréciée à l'aune de ses connexions, même si là aussi, des réseaux informels et de coopération transnationale existent (cf. article de Katerina Kesa dans ce dossier). Cette nouvelle donne se manifeste, chez certains acteurs riverains, par un plus grand repli sur soi, ce qui pourrait signer un retour en arrière dans un espace baltique associé symboliquement à la modernité et qui reste reconnu pour son dynamisme, mais aussi pour sa solidarité et son sens de l'engagement à l'international. Ces évolutions sont susceptibles de menacer, à moyen ou long terme, la coopération régionale.

### **Aborder la Baltique avec souplesse scalaire**

L'exploration thématique n'est pas la seule voie pour reconsidérer notre approche de l'Europe du Nord. Comprendre la géographie plurielle de l'espace baltique suppose de l'appréhender à des échelles variées et étroitement liées. Les dynamiques transfrontalières sont particulièrement actives en Baltique orientale, dans le golfe de Botnie, en Baltique centrale ou dans les détroits danois. Les interactions transnationales persistent malgré un échec de la plupart des projets régionaux ambitieux (retards sur le *Rail Baltica*, faible solidarité sur le plan énergétique, conflits autour de l'écriture d'une histoire commune, visibilité insuffisante des stratégies touristiques concertées). Les liens eurasiatiques se renforcent en raison de connexions accrues avec la Chine par trains-blocs.

Enfin, ponts et frictions entre les mêmes acteurs gagnent désormais une vaste Europe du Nord composée de la Baltique, de la mer du Nord et de l'Arctique, l'ensemble formant un système spatial de plus en plus clair. Bien que traversés de dynamiques nettement différentes, ces trois sous-espaces entrent désormais en communication, se rencontrent, s'interpénètrent de plus en plus et finissent par converger. Le projet d'*Arctic Corridor* connectant le sud de la Finlande à Kirkenes est un exemple révélateur. L'espace baltique n'est pas une marge mais une zone de couture, un espace de jonction et de rencontre de l'espace européen, ainsi que sa large frontière/porte externe. Contrairement à l'impression de cul-de-sac qu'il peut véhiculer, il constitue un nœud notable sur des axes ouest-est (ce que faisait déjà la Hanse) mais aussi sud-nord.

Sur le plan de la coopération comme des affrontements géopolitiques, la mer Baltique est souvent considérée comme un laboratoire, une zone d'expérimentation voire un électrocardiogramme de la géopolitique européenne et même mondiale. Tout s'y passe avec une intensité amenuisée (signaux faibles), mais observer ces liens ou ces ruptures en mode mineur permet de mieux comprendre ce qui explose ailleurs sur la planète. La « guerre hybride », longtemps en gestation, dans laquelle la Baltique a véritablement plongé dès 2014, ne fait pas exception.

Si la mer Baltique est, à certains égards, un miroir du monde, le monde se projette également sur ses rives. Elle a été un foyer important de la Seconde Guerre mondiale, puis un épicycle de la Guerre froide, au point d'abriter encore 40 000 et 50 000 tonnes d'armes chimiques et conventionnelles dans ses fonds marins. Les échos patrimoniaux et paysagers de cet affrontement global s'égrènent d'ailleurs dans nombre de ses territoires. Elle a concentré la pression d'autorités européennes y réinventant la construction régionale grandeur nature. Son rôle de nœud stratégique, maillon essentiel d'une chaîne qui la dépasse et la déborde, se poursuit jusqu'à aujourd'hui, se traduisant par une vivacité des appétits américains, russes et chinois voire venus des Émirats. La construction de l'Eurasie ou la finalisation des nouvelles routes de la Soie sont impossibles sans des investissements substantiels en Baltique. La participation financière d'un fonds chinois, dans le cadre de l'initiative « une Ceinture et une Route », au projet de construction d'un tunnel sous-marin entre Tallinn et Helsinki<sup>4</sup>, ainsi qu'un intérêt des autorités chinoises pour les ports riverains (Lysekil, Klaipėda, Tallinn) et des investissements réalisés ces dernières années (*Baltic Pearl Project* à Saint-Petersbourg) démontrent l'attention croissante portée au transit nord-européen.

---

<sup>4</sup> Le projet a été désavoué dans sa forme actuelle par le gouvernement estonien en juillet 2020.

La Baltique s'est construite sur des dynamiques centrifuges et centripètes. Elle a constitué un foyer culturel et économique européen, diffusant ses marchandises et ses valeurs dans l'ensemble du continent. Lübeck a historiquement constitué pour la Méditerranée du Nord le petit frère d'Athènes ou de Rome. En même temps, les véritables centralités de l'espace baltique l'ont toujours ordonné depuis l'extérieur. Le secteur portuaire est un cas emblématique, Hambourg et une partie des ports de la Northern Range jouant un rôle de pivot pour les ports secondaires baltiques selon le modèle bien connu du « *Hub and spoke* ». Les conflits à l'œuvre aujourd'hui dans la zone, dans les champs de la sécurité ou de l'énergie, sont eux aussi pilotés en partie par des acteurs extrarégionaux.

L'interterritorialité reste donc d'actualité pour gagner en nuance dans une compréhension fine de l'espace baltique. Changements d'échelles et de focales géopolitiques s'accompagnent nécessairement d'une attention portée aux configurations (inter)scalaires : complexes scalaires, franchissements d'échelles, bifurcations scalaires, dynamiques d'ancrage...

### Réinterroger les motifs spatiaux

Si la Baltique est débordée sur tous ses flancs, qu'en reste-t-il ? Faut-il continuer à tenter de définir l'espace baltique ? Même sur le plan physique, la définition de la mer Baltique n'est pas figée : la fixation de ses bornes précises date de la Convention d'Helsinki et l'inclusion du Kattegat/Skagerrak est encore discutée aujourd'hui. Dès lors, comment en serait-il autrement pour l'espace qui l'entoure ? L'espace baltique a échappé à une définition physique, historique ou même géographique (distance à la mer). Des espaces baltiques (l'expression est à mettre au pluriel) sont composés de pays aux intérêts différents et sont organisés à toutes les échelles par des pôles et des systèmes spatiaux variés qui se mesurent à leur degré d'ouverture et de fermeture.

La Baltique est tout au plus un gradient ou un ensemble de cercles concentriques s'étirant des territoires qui cumulent les coopérations baltiques vers ceux pour qui elles représentent un apport plus marginal. Il existe donc un centre de gravité où les réseaux baltiques se multiplient, se densifient, se condensent. Celui-ci semble s'être déplacé depuis le début des années 1990 vers l'est puis vers le nord-est. Si le golfe de Botnie et la Baltique orientale constituent aujourd'hui des maillons indispensables des interactions transnationales, qu'en est-il de pays continentaux comme l'Allemagne et la Pologne, ou de pays extra-baltiques mais régulièrement associés comme la Norvège, la Biélorussie voire l'Ukraine ?

Quelle forme géographique la Baltique endosse-t-elle si ce n'est celle du lac ou de la région : les contours d'un lac lacrymal, d'un corridor, d'un estuaire nord-atlantique, d'une pieuvre ? Le modèle aréal unique d'un espace baltique bien identifié s'estompe au profit d'une profusion de motifs spatiaux possibles. La figure de l'archipel pourrait tout aussi bien lui convenir, tant les avant-postes russes, chinois, américains et européens ont créé des îles entourées de discontinuités de plus en plus béantes. L'insularisation des États baltes, encerclés par des circulations de sous-marins à l'ouest, l'enclave de Kaliningrad au sud et des exercices militaires russo-biélorusses à l'est, est par exemple perçue comme préoccupante dans un contexte de fortes tensions. Ces réflexions amènent à une question essentielle : comment étudier l'espace baltique aujourd'hui, à l'aune de l'impasse successive des vagues régionalistes et déconstructionnistes ?

À travers nos recherches sur les parrainages ou sur les réseaux volontaristes de villes, nous sommes entrés dans une définition de l'espace baltique par la question du lien. Elle supposait de ne pas fixer de manière définitive des limites mais de retracer l'entrelacs des filets. La Baltique apparaissait dans l'ensemble des réseaux qui la traversent. Ces solidarités sont aujourd'hui contrariées : comment définir alors l'espace baltique dans ce nouveau contexte en donnant une visibilité aux liens mais aussi aux enclaves, aux rapprochements comme aux discontinuités, aux coutures aussi bien qu'aux nœuds ? Choisir l'angle territorial a montré ses limites ; l'angle réticulaire est quant à lui fragilisé par les coupures. Avec quel levier méthodologique l'espace baltique pourrait-il nous révéler avec la même force ses interdépendances et ses clôtures ?

Le passage d'une étude des fragments à une appréhension des segments semble nécessaire. La temporalité baltique apparaît sous les traits de l'oscillation tandis que sa géographie propose d'infimes lignes de fracture et de fuite et se remplit progressivement de diagonales et de transects. Renouveler la recherche baltique supposera sans doute de rouvrir le champ de la représentation cartographique (aucun atlas n'a encore été publié sur la zone), afin de décaler et de décentrer notre regard.

## Présentation des contributions

Ce dossier a comme objectif de contribuer à renouveler la recherche sur la région baltique. Il interroge les processus de régionalisation de l'espace baltique depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui et met en lumière les stratégies des acteurs des pays riverains de la mer Baltique. Le dossier s'ouvre avec une introduction de **Nicolas Escach** et **Katerina Kesa** qui propose de définir l'espace baltique ainsi que ses problématiques. Dans son article sur les choix des élites estoniennes de la période s'étendant de la perestroïka au début de la décennie 1990, **Kaarel Piirimäe** démontre que ces dernières pratiquaient une « politique existentielle » dans un contexte politique crucial nécessitant pour elles de rompre avec une temporalité classique. **Emilija Punziute-Gallois** analyse le comportement des diplomates estoniens, lettons et lituaniens sur la scène internationale, marqué, selon l'auteure, par une logique sécuritaire mais également par l'importance accordée à l'ordre international, aux valeurs libérales et démocratiques. La contribution de **Lauriane Létocart** établit une relation entre l'identité et le tourisme dans le *Land* de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, un littoral où le tourisme est, d'après elle, un facteur d'intégration identitaire, le cadre baltique générant des pratiques touristiques singulières. **Nicolas Escach** poursuit à son tour une réflexion autour de l'identité avec un focus sur le rôle, le statut et les caractéristiques de la mer Baltique. Il interroge notamment les logiques inhérentes à la métaphore du « lac » utilisée pour renforcer l'unité, l'homogénéité et la consistance de l'espace transnational, des propriétés qui lui faisaient défaut dans les années 1990. Avec un focus particulier sur Kaliningrad comme lieu de croisement d'histoires, d'espaces et d'identités multiples, **Colin Horenbeek** interroge, quant à lui, l'impact de la matérialisation des différentes époques sur le processus de construction identitaire que connaissent cette ville et ses habitants. Les deux derniers articles mettent l'accent sur des ruptures en cours des dynamiques identitaires dans la région nordique-baltique avec la contribution de **Sophie Enos-Attali** qui analyse l'évolution de la politique de sécurité en Finlande et Suède en démontrant comment la crise ukrainienne a profondément bouleversé les positions de neutralité de ces deux pays nordiques. De son côté, **Katerina Kesa** évoque la tendance aux replis des identités et à la montée des mouvements populistes d'extrême droite dans les sociétés nordiques et baltiques avec un accent particulier sur la transnationalisation et circulation des pratiques, idées et réseaux d'extrême droite. Les réflexions sur ce qui pourrait composer aujourd'hui l'espace baltique en comparaison avec les années 1980 et 1990 se poursuivent dans une interview croisée avec deux chercheurs, **Heiko Pääbo** et **Marko Lehti**, dont le dernier a beaucoup contribué scientifiquement à la compréhension de la région baltique dans les années 1990–2000. Cette interview dans la rubrique « Champ libre » clôturera ce dossier.

## Références bibliographiques

- Antola, Esko, and Urpo Kivikari. 2004. *The Baltic Sea Region. A Dynamic Third of Europe*. Turku: City of Turku.
- Kirby, David. 1990. *Northern Europe in the Early Modern Period. The Baltic World 1492–1772*. London and New York: Longman.
- Klinge, Matti. 1994. *The Baltic World*. 2ème éd. Helsinki: Otava Publishing Company LTD.
- Lundén, Thomas. 18.06.2019. "[The dream of Balto-Scandia Federation: Sweden and the Independent Baltic States 1918–1940 in Geography and Politics.](#)" *Baltic worlds* 2019(2): 20–28.
- Orcier, Pascal. 2012. « Conséquences géopolitiques, dans la région de la mer Baltique, du retour à l'Europe des États baltes ». In C. Bayou et M. Chillaud (dir.). *Les États baltes en transition : Le retour à l'Europe*, 63–82. Bruxelles : Peter Lang.
- Stöcker, Fredrik. 2017. *Bridging the Baltic Sea: Networks of Resistance and Opposition during the Cold War Era*. Lanham: Lexington Books, The Harvard Cold War Studies.